

leaving the island

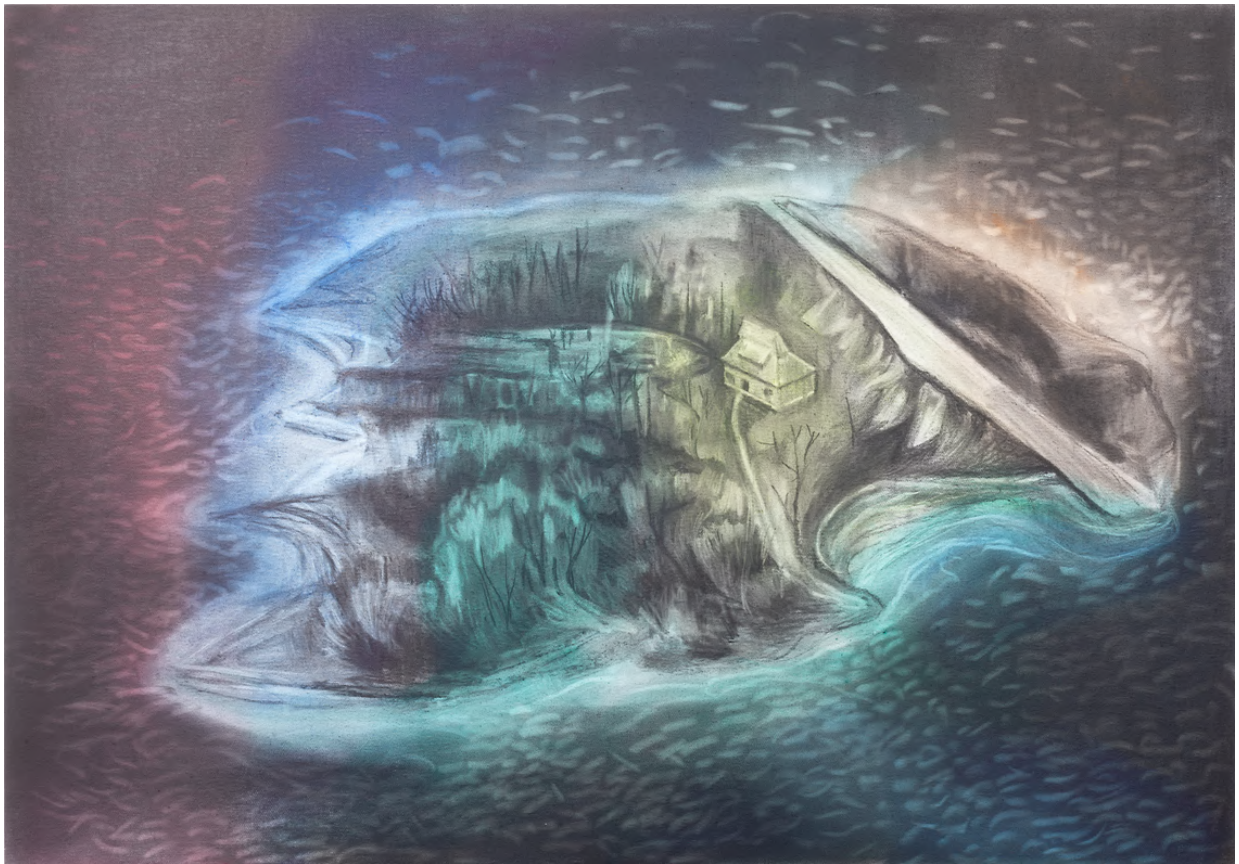


IMAGE: MARC BAUER, SOLARIS, 2023, CHARCOAL AND OIL ON CANVAS
COURTESY THE ARTIST AND GALERIE PETER KILCHMANN, ZURICH, PARIS

HiFLOW

00 **sommaire**

01 Introduction	03
02 Artistes exposés	04
Malala Andrialavidrazana	05
Marc Bauer	07
Alix Boillot en collaboration avec Ismaïl Bahri	10
Catherine Bolle	12
Ralph Bürgin	14
Karishma D'Souza	17
Latifa Echakhch	19
Daniela Edburg	21
Jean-Marie Fahy	23
Samuel Fasse	25
Brice Guilbert	27
Tali Lennox	29
Mingjun Luo	31
Esther Mathis	34
Sofia Mitsola	36
Chemu Ng'ok	39
Richard Tuttle	44
Lian Zhang	42
03 Vues d'exposition	48
04 Remerciements	52

01 introduction

« Au départ, regarder l'eau paraît calme et apaisant... Il peut s'agir des lacs, mais aussi des ensembles plus vastes que sont la Méditerranée, l'Océan Indien... Source infinie de projections et d'espoirs, vision idyllique de voyages à venir ou conception parfois trop exotique du lointain, la mer, également associée aux départs imposés, se révèle, en parallèle, destructrice et dévorante. Elle peut happer ceux qu'elle a attirés et courtisés. L'eau devient alors un bouillonnement impétueux qui mêle les rêves et les détresses, conservant en souvenir les nombreux trépas dont elle fut témoin... avant de revenir aux plus douces visions et l'envie d'y plonger son corps.

L'eau évoque l'été, la plage et le soleil. Elle se teinte de l'attrait des séductions et des rapprochements des êtres, quels que soient leurs genres, à l'instar des vagues qui secouent les esprits et attisent les proximités. Témoignage direct de nos émotions, l'eau nous fait vivre et constitue notre corps. Elle se fait larme quand les sensations sont trop fortes, les bonheurs trop intenses ou les départs déchirants... Elle nous ramène au passé et à ce que l'on a quitté. L'eau coule toujours à travers nous et s'affirme encore par divers fluides qui suivent nos désirs les plus ardents... et les plus joyeux. » Marie Maertens

L'ensemble des textes a été réalisé par

Marie Maertens, janvier 2025
Commissaire d'exposition

02 artistes exposés

Malala Andrialavidrazana
Marc Bauer
Alix Boillot
Catherine Bolle
Ralph Bürgin
Karishma D'Souza
Latifa Echakhch
Daniela Edburg
Jean-Marie Fahy

Samuel Fasse
Brice Guilbert
Tali Lennox
Mingjun Luo
Esther Mathis
Sofia Mitsola
Chemu Ng'ok
Richard Tuttle
Lian Zhang

Malala Andrialavidrazana

Née en 1971 à Madagascar – Vit et travaille à Paris

Ayant une formation d'architecte, avant de se tourner vers la photographie, Malala Andrialavidrazana développe depuis le début des années 1990 une étude de type anthropologique liée aux rites et à la mémoire. En 2015, elle entreprend une nouvelle série d'œuvres intitulée *Figures*, des photomontages réalisés à partir de documents et d'archives tels que des cartes anciennes, des billets de banque, des timbres, des drapeaux des visuels issus de livres de science-naturelle ou des images de notre conscient et inconscient collectif... Elle y met en exergue les rapports de force et de domination de l'époque coloniale, notamment au XVIII^e siècle. Cette œuvre insiste sur les parties maritimes et océaniques des cartes qui servaient de voies de circulation, des biens mais aussi des êtres humains esclavagisés.

Comme le précise l'artiste, ces frontières n'étaient pas naturelles, mais totalement arbitraires, afin de nourrir les enjeux de pouvoir. Par les noms donnés aux pays, la pièce affiche une iconographie particulièrement raciste et déshumanisée. Il s'agit d'ailleurs de pêcheurs du Ghana, pays qui était l'un des importants points de départ des esclaves vers les Amériques. Notre regard est également attiré vers cette figure féminine, sorte de calme icône, surplombant les pêcheurs traditionnels, une critique sous-jacente sur la gestion de nos ressources humaines et les dégâts causés par la pêche industrielle. Elle met aussi en avant l'idée de se passer la main, de s'entraider et que ces femmes de pêcheurs attendaient, tout en veillant sur la terre, prenant soin de la nature et de leur famille. Malala Andrialavidrazana a voulu accentuer leur part de responsabilité dans la construction du monde et contrebalancer la violence du sujet, par des ajouts de figures pop, aux couleurs très vives... reprenant les théories de Darwin.



Malala Andrialavidrazana

Figures 1856, Leading races of man
2016

Courtesy of the artist

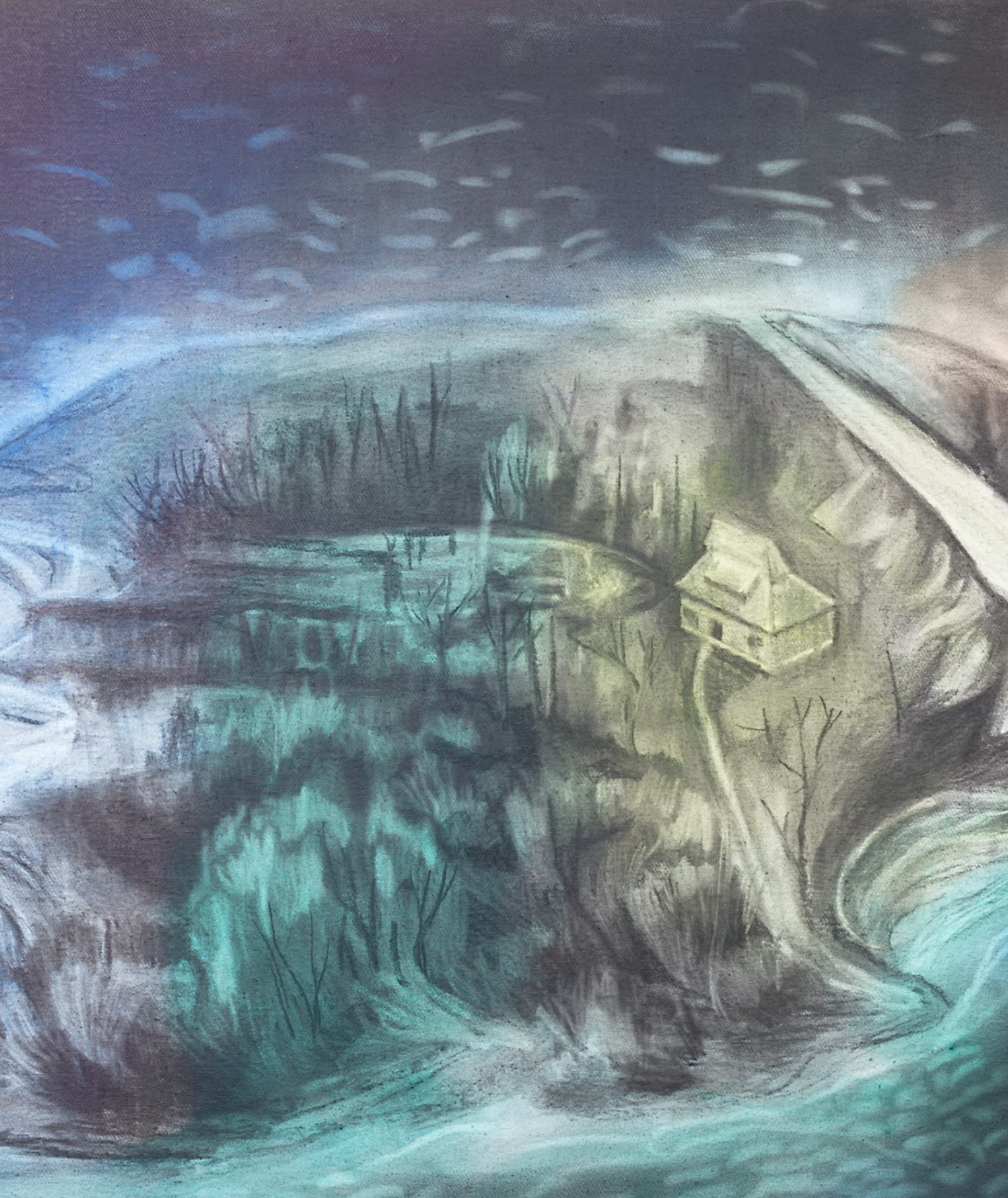
Encres pigmentées d'archives sur chiffon de coton Hahnemühle
contrecollage sur dibond, 117,5 x 150,5 x 5,2 cm

Marc Bauer

Né en 1975 à Genève - Vit et travaille à Zurich

Artiste pluridisciplinaire, Marc Bauer se réalise particulièrement dans le médium du dessin. Il les conçoit comme une forme d'archéologie, creusant le passé afin de faire remonter à la surface des scènes primitives lacunaires ou des éléments de notre inconscient. Le point de départ de son travail porte beaucoup sur la mémoire, l'interprétation que l'on en fait et nos souvenirs, plus ou moins collectifs... Depuis une vingtaine d'années, il se fascine pour la thématique de l'île, portant à la fois sur le refuge et un emprisonnement potentiel, tel un paradis qui pourrait se refermer sur lui-même. Pour l'un des dessins de l'exposition, il s'est directement inspiré de *Solaris*, film de 1972 d'Andreï Tarkovski, dont le sujet porte sur une planète entièrement habitée par un océan où les souvenirs deviennent réalité. Ainsi, le dernier scientifique qui s'y rend retrouve une sorte de double ou de réincarnation de sa femme décédée...

Marc Bauer s'est passionné pour cette île comme métaphore de tout ce que l'on a perdu, mélange d'utopie, de transfert des désirs et d'illusion. Mais est-ce bien un subterfuge si la sensation du sentiment se révèle réelle ? S'il peut travailler le plus souvent en noir et blanc, ce dessin enrichi de lavis de peinture à l'huile accompagne le propos par des couleurs quelque peu surnaturelles elles-aussi... sorte de vision ou de rêve éveillé. D'autres œuvres de l'exposition se réfèrent à des paysages marins agitées, bousculés, comme s'ils étaient appréhendés d'un bateau laissant ressentir les différents états de la mer, tout comme la possibilité d'une île au loin, source de projection d'une vie meilleure pour de nombreux migrants. Car l'artiste mêle des thèmes d'actualité à des réflexions sur le nationalisme, le pouvoir et l'hérédité.



Marc Bauer
Solaris
2023

Courtesy of the artist and Galerie Peter Kilchmann, Zürich/Paris

Detail of Marc Bauer, *Solaris*, 2023, Fusain et huile sur toile marouflée sur dibond, 70 x 100 cm

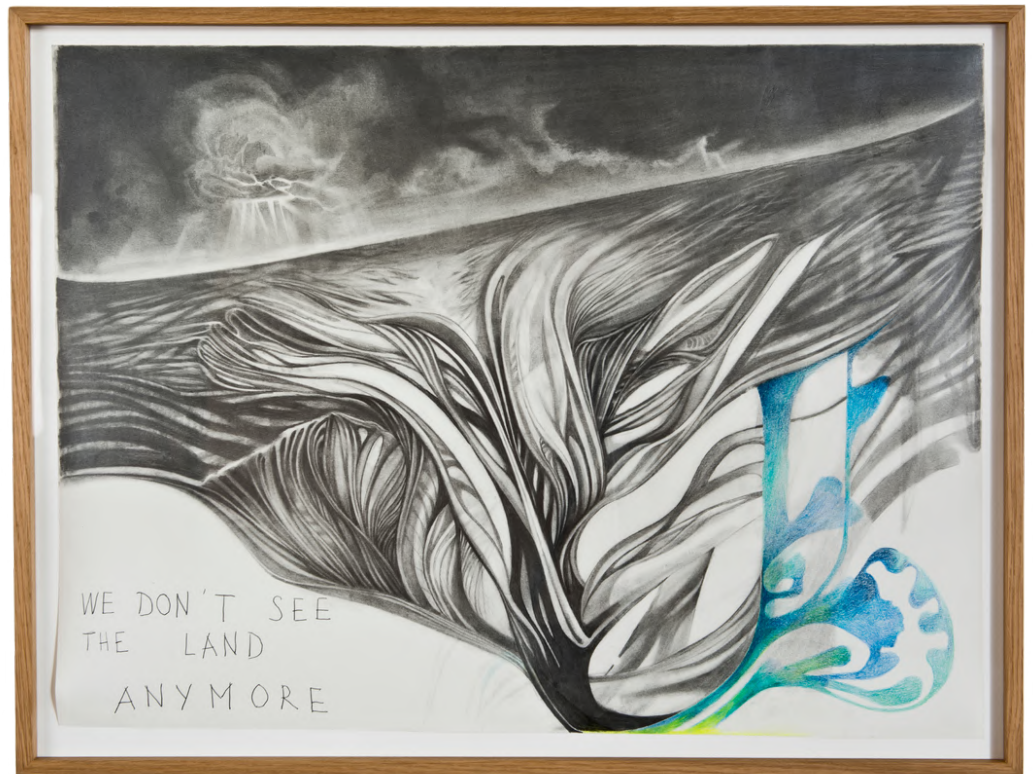


Marc Bauer

Sea
2019

Courtesy of the artist and
Galerie Peter Kilchmann, Zürich/Paris

Film - boucle de 58sec



Marc Bauer

Untitled, Sea
2019

Courtesy of the artist and
Galerie Peter Kilchmann, Zürich/Paris

Crayon sur papier, 62 x 81.5 cm

Alix Boillot

Alix Boillot conçoit tout autant des sculptures, installations que des vidéos, dans lesquelles le sujet de l'eau s'est imposé progressivement à travers une réflexion sur les questions migratoires, puis celles des genres et des corps de femmes. C'est d'ailleurs à la Villa Médicis, où elle fit une résidence en 2023-2024, que se conçoit le projet de vidéo Kerkouane-Petrosino, avec le réalisateur Ismaïl Bahri. Partant de Rome, tous deux décident de se donner rendez-vous, en face à face, sur les rives tunisienne et sicilienne, afin de filmer la ligne d'horizon qui les séparent de ces deux côtés de la Méditerranée. Avec le soleil au zénith comme point central et seules des boussoles et cartographies pour s'assurer de leur position, ce travail invoque les crises transfrontalières. Alix Boillot chercha à retirer toute notion romantique de l'observation de la mer, montrant comment « du bon côté » et de certaines géographies privilégiées, le loisir de rêver ou de se promener est facilité.

Pour les deux installations composées de sel gemme, c'est bien le sodium trouvé dans des lacrymatoires qui fit croire, par une sorte de légende populaire, que ces contenants étaient emplis des larmes des proches endeuillés, avant d'être placés dans les tombeaux romains ou grecs. Or, cette théorie n'est nullement accréditée par des archéologues, et montre, là-encore une vision détournée et magnifiée du trépas. Les perles aux formes rondes, forgées par les roulements dans la mer ou les lits des rivières, ont aussi suscité diverses théories, comme des larmes de dieux, parfois déposées au moment de la rosée... La question de l'hydroféminisme, pensant la corporéité à partir de l'eau et liant théorie féministe, post-humanisme et contexte relationnel fluide, intéresse beaucoup l'artiste. À la suite de travaux sur les pleureuses et les larmes, elle réfléchit ensuite au liquide amiotique/amniotique, à la perte des eaux jusqu'aux fluides divers ou plaisirs féminins, en passant par l'Océan primordial...

Alix Boillot

Lacrymatoires
2024

Courtesy of the artist

Sel gemme, dimensions variables



L'Éternité (1)
2024

Courtesy of the artist

Collier en perles de sel, 20 x 10 x 10 cm



Ismail Bahri et Alix Boillot

Kerkouane-Petrosino
2024

Courtesy of the artist

Diptyque vidéo - 1h05

Catherine Bolle

Née en 1956 à Lausanne – Vit et travaille à Lausanne

Catherine Bolle a mené, tour à tour, des études scientifiques et de beaux-arts. Très attachée au livre et à la notion de récit, elle fonde en 1984 les éditions Traces, à Genève et entame dans ces années une formation de graveur. Ainsi, elle a réalisé depuis les années 1990 nombre de gravures, cuivres, verres, acryliques et bois et plus de cinquante livres illustrés. Se définissant elle-même comme une chercheuse plasticienne, elle combine des matériaux issus de la nature à ceux des technologies actuelles, dans une thématique globale portant sur le temps qui passe et l'eau qui s'écoule. Pour sa Bibliothèque aquatique, elle suggère des inscriptions, lisibles et illisibles, telles des informations diverses draguées le long des fleuves et des cours d'eau. Dans une vision intellectuelle et philosophique, mais aussi mystique ou existentielle du monde, elle suggère qu'ils comptabiliseraient des sommes de connaissances et de traditions orales, aujourd'hui oubliées. Dans cette consignation et cet archivage poétique, non rigoureusement scientifique, elle convoque encore le temps infini qu'elle passa dans de nombreuses bibliothèques...

Par sa nature même, l'eau évoque une forme d'impossibilité à se montrer et une vrai gageure esthétique pour les plasticiens. Pour cette œuvre dont la légèreté et la transparence est contrebalancée par des pierres et des chaînes, l'artiste s'est promenée autour de chantiers navals, récupérant des liens inutilisés et d'imposants blocs servant à consolider les quais. Elle n'accentue pas une lecture portant sur l'incarcération, le colonialisme ou des géographies spécifiques, mais admet que la fonctionnalité de ces chaînes est bien d'attacher, de traîner ou de hisser... Soit de retenir ou de faire venir à soi des embarcations, imposant un geste dynamique et fort, tandis que l'eau glissera toujours entre les doigts, même des plus puissants.

Catherine Bolle

Bibliothèque aquatique

2021

Courtesy of Galerie Fabienne Levy

Verre, acrylique PMMA, encre, pigments, chaînes navales, pierres
Dimensions variables



Ralph Bürgin

Né en 1980 à Bâle – Vit et travaille à Bâle

Par la peinture et la sculpture, Ralph Bürgin relit des thèmes universels, tels que la condition humaine et l'interaction entre l'homme et la nature. Il n'hésite pas à se réapproprier un certain classicisme des motifs et des techniques, avant de les détourner et d'engager l'histoire de l'art vers d'autres paradigmes. Ces œuvres reprennent des sujets de nus ou de paysages, ou comme ici une forme de mise en scène de Janus, dieu romain du passage et dont la femme Juturne, est la déesse des fontaines et des sources. Dans ses compositions, l'artiste semble vouloir unir cette figure masculine souvent représentée par des sculptures en pierre massive à la fluidité d'une source éternelle. Il accentue la dualité du personnage, dont les deux têtes accolées évoquent le début et la fin, la création et la destruction, la vision sur le passé ou le futur...

Le jet d'eau double ou miroir renvoie aussi indirectement à une autorité constamment renouvelée de l'art, insinue-t-il. Le visage de Janus est déjà apparu dans d'autres tableaux et sont définis par Ralph Bürgin comme des « acteurs passifs, observateurs silencieux ». Il peut les analyser tels des intrus à la bouche quasi-fermée, d'où une eau s'écoule inépuisablement en fontaines éternelles. Toutefois, il adoucit leur rigueur par son trait sinueux et sa pâte parcimonieuse qu'il rend presque sensuelle. Il dit aimer la sculpture du début du XXe siècle, notamment les courbes d'Henry Moore ou Marino Marini, qui revendiquait une forme de retour à la pureté de l'art antique. On y verra aussi des résurgences de maniérisme italien. Quand la présence d'oiseau revêt une symbolique de légèreté, d'apesanteur ou de soif jamais étanchée... et peut-être, par métaphore, une douce confrontation au pouvoir, poursuivant cette réflexion sur le rôle de l'art, entre hédonisme et vecteur de certaines valeurs...



Ralph Bürgin

La Fête
2023

Courtesy of Galerie Livie

Huile sur toile, 67,5 x 48 cm



Ralph Bürgin

Nocturnal Scene II
2023

Courtesy of Galerie Livie

Huile sur toile, 67,5 x 48 cm

Karishma D'Souza

Née en 1983 à Mumbai – Vit et travaille entre Lisbonne et Goa

Par des peintures et des aquarelles, Karishma D'Souza réinterprète des souvenirs de lieux, d'histoires et d'individus liés à son histoire ou à ses lectures. Ses œuvres s'inspirent tout particulièrement de l'environnement dans lequel elle a grandi, que l'on peut appréhender dans des paysages au premier regard harmonieux et paisibles, avant que la vivacité du trait confère quelques pistes sur ses intentions. Car à travers son délié souple, l'artiste parle clairement du développement industriel et économique de son pays d'origine, ayant d'autant plus aggravé les disparités sociales et pérennisé les systèmes de castes. L'une de ses expositions se nommait même Midway mark, référant à l'autobiographie de Teesta Setalvad, journaliste et militante parmi les plus combative quant aux droits civiques et droits de l'Homme en Inde. On sait aussi que l'accès à l'eau potable est profondément inégal et peut-être une lecture sous-jacente de l'œuvre.

Karishma D'Souza n'hésite pas à embrasser ce trait poétique, délicat, doux... voire creuser dans les archétypes du féminin, pour parler d'écologie, d'éducation et de politique. Elle se révèle d'ailleurs de plus en plus engagée envers le capitalisme avide ou les mensonges de la propagande officielle. Elle fait le lien entre passé et présent, appelant à une nature hédoniste et une esthétique qui évoque aussi l'art de l'enluminure. Ses œuvres sont détaillées, minutieuses et composées de manière à évoquer une partie de l'univers, vécue comme un tout. Vivant une partie de l'année au bord de l'océan indien, elle en exalte la source de vie et de vitalité, qui permet un voyage introspectif et intérieur. Il implique aussi l'idée d'un ailleurs, d'une traversée, physique et spirituelle, d'un autre rapport à l'espace et au temps, mais encore à la possibilité que tout passe et pourrait... potentiellement... s'arranger.

Karishma D'Souza

*Origin-Mythology
Propaganda*
2018

Courtesy of Galerie Xippas

Aquarelle sur papier, 40 x 55 cm



Karishma D'Souza

*This un-peaceful place :
This too shall pass*
2022

Courtesy of Galerie Xippas

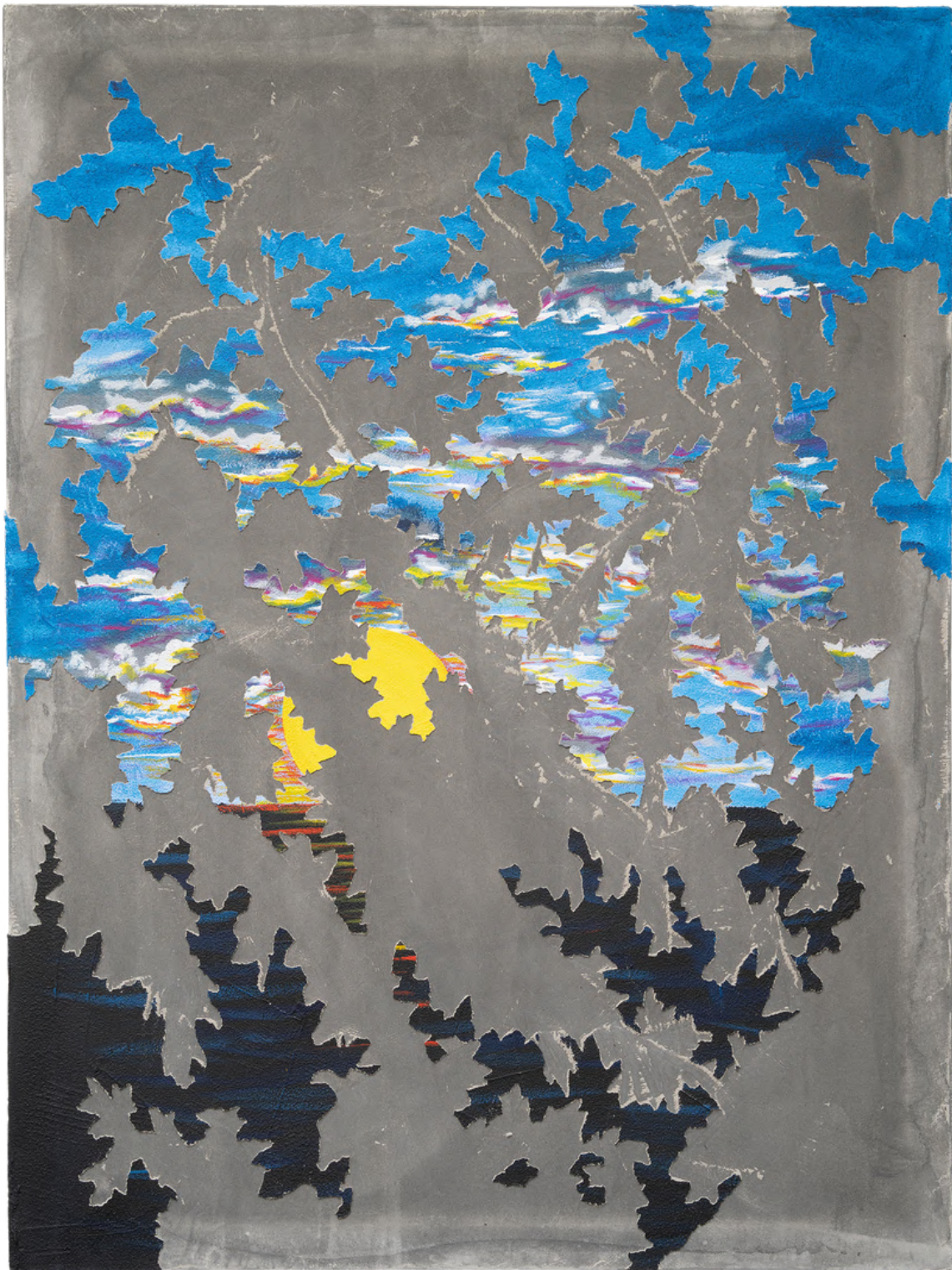
Aquarelle sur papier, 25 x 34 cm

Latifa Echakhch

Née en 1974 à El Khnansa – Vit et travaille à Vevey et à Martigny

Par différents médiums, Latifa Echakhch travaille sur les préjugés, les contradictions et stéréotypes de nos sociétés, liés à une certaine vision romantique, totalement assumée. Ainsi, le tableau présenté à l'exposition est issu de la série Sun set Down, réalisée depuis 2022. Elle joue sur une certaine idée du paysage, contemplé de l'un de ses ateliers au bord du Lac Léman. Depuis 2020, l'artiste travaille ainsi sur cette idéalisation un peu naïve qui accompagne particulièrement les levers ou couchers de soleil. Elle développa également cette réflexion sur des fresques aux motifs de ciel nuageux ou encore, pour la Biennale d'Istanbul, de figures de manifestants, qui étaient effacés à la fin de l'exposition... L'origine des Sun set down se trouve dans des films en technicolor du XXe siècle, à l'esthétique saturée. L'artiste aime ces couleurs génériques qui peuvent renvoyer aux images éculées de cartes postales ou autres objets issus de la culture populaire, interrogeant notre capacité de projection.

Car ces grands formats, aux couleurs de mer et de soleil, rappellent nombre lieux de villégiatures, du calme des lacs, aux rivages de la French Riviera. Latifa Echakhch convoque également les notions de décor et du grandiose fragilisé, à l'exemple de ces images originelles, dont seuls certains fragments resteront intacts. Dans une technique proche de la fresque, elle mêle sa peinture à du béton, attaqué rigoureusement, comme elle le ferait face à un mur. Elle inclut en quelque sorte le spectateur à la fabrication de l'œuvre et lui permet d'interpréter ces manques. Ce paysage qui s'effrite aura aussi bien une portée écologique qu'une idéalisation perdue du souvenir... Elle met en avant une dichotomie entre exaltation et menace. Au final, cette destruction, nous conduit à une beauté flamboyante en déliquescence... mais l'aube sur le lac apportera toujours un nouvel espoir...



Latifa Echakhch

Sun Set Down
2023

Courtesy of the artist and Pace Gallery

Peinture acrylique et béton, vinyle et fibre sur toile montée sur aluminium,
200 × 150 × 2,5 cm

Daniela Edburg

Née en 1975 à Houston – Vit et travaille à San Miguel de Allende

Le travail de Daniela Edburg cherche à définir la nature humaine et montrer comment les désordres du monde nous impactent directement, créant parfois des scénarios fictionnels, afin de pousser les contradictions dans lesquelles nous nous situons. Par le phénomène de la répétition, elle aime réaliser des séries en nombre, exerçant sur elle-même un acte de relaxation, tout en asseyant son propos. Elle se situe dans un monde imaginaire, entre la réalité et l'irréalité. Ainsi, elle s'était passionnée pour un décret canadien qui interdit de prélever des échantillons dans la nature, en raison de leur forte valeur spirituelle et économique. Afin de contourner ce règlement, elle décida de concevoir ses propres échantillons naturels à partir de matériaux et techniques divers et de les mettre en scène.

Pour l'exposition, l'artiste présente le résultat d'une série de tapisseries élaborées à partir d'images de glaciers, qu'elle débuta avec la Mer de Glace, un glacier français, qui était par ailleurs mentionné dans le roman de Mary Shelley, *Frankenstein* ou le Prométhée moderne. Elle établit un lien entre les maladies de notre corps et celles de l'environnement qu'elle développa ensuite aux glaciers suisses, relatant les Alpes locales ou concevant des cartographies. A partir de photographies, ses pièces sont élaborées à la patiente technique du feutrage à l'aiguille. Elle aime le côté répétitif, méditatif et très lent que cela lui impose. Quant aux sujets, ils parlent tous des glaciers et, d'une manière un peu littérale totalement assumée, de leur fonte. Les glaciers semblent tomber, s'écrouler, se dissoudre, voire pleurer. Daniela Edburg ramène à la condition humaine et la tristesse que nous imposons à la planète et à nous-mêmes. Elle forge des connexions entre les histoires personnelles et le désastre écologique que nous subissons.



Daniela Edburg

Grindewald Gletscher
2020

Courtesy of Galerie Fabienne Levy

Laine feutrée dans cadre de bois, 80 x 53 cm

Jean-Marie Fahy

Né en 1992 à Genolier – Vit et travaille entre Genève et Rio de Janeiro

La pratique artistique de Jean-Marie Fahy se base sur le tissage, comme pour réhabiliter un médium pouvant être considéré comme passéiste ou abolir les frontières entre ce que l'on nomme la high and low culture... Pour les réaliser, il conçoit sur de délicats et fragiles papiers de soie des motifs de compositions figuratives, à l'exemple de la série Steam Bath (Ecran Total) inspirée de corps dénudés sur la plage... Il y mêle aisément des souvenirs de figures de l'histoire de l'art, tel qu'un Saint-Sébastien - régulièrement associé depuis la Renaissance au désir homoérotique - qu'à des photographies de ses amis prises sur la plage de Rio de Janeiro ou, pourquoi pas... un cliché de 1950 montrant sa propre grand-mère en vacances. A ce plaisir de montrer ces chairs, tenues entre territoires de libertés et lieux de contraintes sociales, l'artiste mène une réflexion sur la perception du corps queer, souhaitant parler de sexualité homosexuelle de manière normalisée et qu'il ait la possibilité de se noyer dans la masse et de ne pas attirer la focale sur lui... Il s'intéresse ainsi également aux relations de pouvoir inhérentes à l'utilisation des images et à leur mode de représentation.

Si l'artiste peut citer Donna Haraway, dont le Manifeste Cyborg affirme que le corps cyborg n'a pas la pureté du mythe et de la nature, ou Sebastiane, film écrit et réalisé par Derek Jarman et Paul Humfress en 1976, ses scènes aux coloris très doux sont tout autant autobiographiques que génériques. Elles nous évoquent à chacun ces moments de farniente au bord de l'eau ou de plaisirs projetés et partagés, mais aussi la fragilité des relations amoureuses en échos à la légèreté du matériau. Jean-Marie Fahy travaille ses œuvres sur papier, en songeant que chaque couleur de crayon sera celle du fil de la tapisserie. Il aime d'ailleurs faire le lien entre le Jacquart et l'ordinateur. Il peut manipuler, assembler et coller différentes images en faisant des liens entre le passé et le présent. Vivant entre Genève et Rio de Janeiro, il regarde parfois le monde comme un théâtre, qui flotterait en léger mouvement...



Jean-Marie Fahy

Steam Bath (écran total), dessin 2
2023

Courtesy of the artist

Dessin sur papier de soie, 238.8 x 298.2 cm



Jean-Marie Fahy

Steam Bath (écran total), dessin 2
2023

Courtesy of the artist

Dessin sur papier de soie, 238.8 x 298.2 cm

Samuel Fasse

Né en 1995 à Paris – Vit et travaille à Paris

Basé sur la sculpture et l'installation, mais aussi l'impression sur tissu et la performance, le travail de Samuel Fasse se situe volontiers dans une lecture transhumaniste du monde, étudiant les impacts des différentes technologies sur notre physicalité. Les deux œuvres, réalisées pour l'exposition, s'inscrivent dans le projet New Afterlife, j'y suis, j'y reste, poursuivant ses recherches sur les pensées queer-écologistes, spéculatives et sciences-fictionnelles. L'artiste débute le récit d'une ré-acclimatation inversée dans lequel une entité savante - hybride d'une divinité ou d'une intelligence artificielle - aiderait un groupe de cobayes à s'adapter au réel... Il s'est inspiré des Floralties, fêtes antiques dionysiaques et hédonistes, réalisées en l'honneur de la déesse Flora, reliée à une exaltation de la fluidité, de l'inclusivité et de l'ambivalence.

En souvenir de ces bacchanales, la sculpture Try me out – circulate around est une sorte de créature à la fois robotique et sexuée, se situant comme le précise l'artiste « entre le bénitier, l'évier ou la pissotière d'une industrie dématérialisée remise dans un contexte plus corporel ». En effet, si l'on peut admirer les courbes et les volutes de l'acier et du plexiglas, on ne peut aussi qu'être arrêté par ce fluide de résine coulée et non totalement identifiée. L'objet semble encore prêt à vrombir, à s'agiter tout en étant totalement dans son positionnement sculptural, structuré, équilibré mais semblant vivace. Il nous attire et nous toise... Il rejoue l'histoire de l'art de l'informe, en appelant à des résurgences surréalistes ou la plus récente scène californienne. Il convoque le souvenir d'objets glanés à forte consonance urbaine, mais revient toujours aux souvenirs de nos corps. Des entités dont il ne nous resterait que des sensations de fluides. Les matières semblent poreuses et en appeler à d'autres types de corporalités. Samuel Fasse poursuit plastiquement la référence d'Anna Tsing, sur le concept de l'émergence d'une troisième nature et d'un milieu devenu hybride, donc symbiotique...



Samuel Fasse

Banner player 1, Luca
2024

Courtesy of the artist

Impression sur fibres textiles recyclées
Edition of 5, 100cm x 100cm

Samuel Fasse

Try me out - circulate around
2025

Courtesy of the artist

Métal, plexiglass, silicone, tissus divers,
175 x 70 cm



Brice Guilbert

Né en 1979 à Montpellier – Vit et travaille à Bruxelles

Ayant grandi à la Réunion, Brice Guilbert développe une carrière de peintre et de musicien, liée à ses souvenirs d'enfance, l'image du volcan et de l'île. Sur de grands formats, où le sujet se donne à voir à la fois de manière mystérieuse et évanescente, il impose la forte présence de son huile, repensant inlassablement ce qui évoque l'ailleurs... Depuis 2016, il s'est d'ailleurs plus spécifiquement passionné pour les volcans en irruption, nullement dans une lecture objective, mais de projection que chacun peut se constituer sa propre idée de destruction, d'oubli et de reconstruction... d'un danger toujours imminent, mais aussi d'un plaisir extatique. Les peintures de Brice Guilbert happent le spectateur et l'intime à se rapprocher pour se perdre dans l'œuvre. Ce dernier en observe et en devine les multiples couches, avec ici le bleu en fond unificateur, et les fortes compositions de couleur qui la nourrissent. Les tons se rapprochent ou s'éloignent, dans une mouvance proche des mouvements des vagues qu'il faut affronter pour rejoindre l'île.

Ayant vécu à la Réunion de ses deux à ses quatorze ans, Brice Guilbert aime le fait de reproduire des motifs récurrents, constituant des effets rythmiques et mélodiques lors de ses expositions personnelles. Il réfère à son expérience intime, n'effaçant pas le caractère nostalgique qui peut s'en dégager. Ces tons sourds nous plongent au cœur d'une forme de tragédie, tout en nous emmenant en parallèle vers un univers idyllique. La pâte épaisse, rugueuse, crée un effet presque organique et cellulaire. L'artiste développe cette possibilité infinie d'une île... et s'il avait l'impression « d'user » ses différents sujets auparavant, ce dernier est sans limite et sans ennui, précise-t-il. Il s'attelle ainsi à rechercher les qualités intrinsèques de chaque tableau et quelque peu comme l'avait Claude Monet avant lui, à se focaliser sur un point de vue décisif.



Brice Guilbert

Island
2023

Courtesy of the artist and Pace Gallery

Huile sur bois, 190 x 250 cm

Tali Lennox

Née en 1993 à Londres – Vit et travaille à Paris

Autodidacte et s'étant attelée à la peinture figurative après une première partie de carrière dédiée à la mode, Tali Lennox plonge son regardeur dans un hors-temps qui nous mène aux débuts du XXe siècle, valorisant l'image de la femme entre madone et créature séductrice. Les formats sont le plus souvent restreints et son trait très défini et appliqué. L'artiste invite souvent ses amis à jouer pour elle les modèles, mais elle ne reflétera en rien notre société actuelle... Ou plutôt, elle pourra invoquer ce qui est caché et dissimulé, des chambres érotiques, des scénographies camouflées, voire des bas-fonds... Elle aime se référer à la période de l'Expressionnisme Allemand, et probablement aussi à la Nouvelle Objectivité qui n'hésitait pas à témoigner de la condition dramatique des femmes forcées à se prostituer dans la précarité de l'Allemagne de l'après Première Guerre mondiale, dans un climat éclectique et vrombissant. Mais elle se dit aussi fascinée par Tamara de Lempicka, qui glorifiait le pouvoir des femmes, notamment durant les Années Folles.

Tali Lennox arrive à diffuser un parfum autour de ses œuvres qui plonge entre la poésie des préraphaélites et une rigueur anglaise toute victorienne. Pour l'exposition, elle n'hésite à se faire confronter l'œil d'une madone en pleur, souvenir et consolation de toute l'histoire des femmes en larmes, avec une relecture très érotique d'une nouvelle Narcisse... Le corps voluptueux se laisse dévorer du regard et la pâte se fait plus généreuse. Tali Lennox remet au goût du jour une forme de décadence, voire de magie noire dans des tableaux qu'elle élabore patiemment, afin de pouvoir recréer ces scénettes de désir, de projection ou de drame. Elle exergue le pouvoir sensuel et l'énergie féminine, les larmes de douleur ou de plaisir...



Tali Lennox

Teardrop #2
2024

Courtesy of Galerie Sébastien Bertrand

Huile sur toile, 20 x 20 x 2.5 cm



Tali Lennox

Castles Burning
2024

Courtesy of Galerie Sébastien Bertrand

Huile sur toile, 70 x 54 cm

Mingjun Luo

Née en 1963 à Nanchong, dans la province du Sichuan - Vit et travaille à Lausanne

Ayant étudié la peinture à l'huile en Chine et commencé sa carrière d'artiste là-bas, Mingiu Luo s'installe en Chine dès 1987 et perd ainsi la nationalité chinoise, comme le requiert la politique de son pays d'origine. Par ses peintures, elle questionne ainsi les racines et la mémoire et le fait de comment regarder un ailleurs. Mingiu Luo présente deux peintures à la genèse différentes pour l'exposition. La première, Mille rivières reflètent mille lunes, est un grand format qui semble se déployer devant l'observation d'une mer calme... L'artiste, qui représentait avant nombre de nuages, a commencé à travailler sur le thème de l'eau durant le Covid. Comme beaucoup, elle songe alors à la vie et la mort et à la possibilité d'être emportée par de l'eau. Elle pense également à ses proches et à son pays natal qu'elle ne reverra peut-être jamais. Peu de temps après, elle reçoit une proposition salvatrice de résidence au Japon. Elle se dit qu'une partie de l'Asie s'offre à elle et qu'elle pourra observer puis reproduire cette mer située juste en face de la Chine... Durant deux mois, elle réside à Okinawa, prenant des photos ou des croquis, car elle ne peint jamais sur le motif, mais toujours dans son atelier suisse.

La seconde peinture fait partie de la série No Way back et reflète une mer agitée et bouillonnante. Mingiu Luo avoue, sans fausse pudeur, penser au temps qui passe et à l'âge qui avance. Cette pensée n'est plus de l'ordre d'une nostalgie positive, mais bien d'une angoisse réelle et vivace. L'artiste peint souvent sur une toile non préparée afin de laisser son geste traduire le plus fidèlement sa pensée. Elle aime les parts d'imprévu que réservent les travaux. Elle part d'après ses propres sources, mais l'on imagine bien qu'elle laisse une grande liberté à son travail, en lien avec sa conscience dans un va et vient, proche des vagues qu'elle aime observer.



Mingjun Luo

Mille rivières reflètent mille lunes
2024

Courtesy of the artist and Galerie Heinzer Reszier and Lechbinska Gallery

Huile sur toile, 200 x 170 cm



Mingjun Luo

Fragmented Light II
2024

Courtesy of the artist and Galerie Heinzer Reszler

Huile sur toile, 110 x 90 cm

Esther Mathis

Née à Winterthur - Vit et travaille à Zurich

Esther Mathis travaille sur la lumière et comment elle change nos perceptions dans notre appréhension de l'espace, mais aussi du temps. Elle le fait le plus souvent sur des pièces sculpturales ou des installations, les incorporant parfois à des éléments d'architecture, afin d'en souligner les structures et les lignes. Elle prend aussi régulièrement la fenêtre pour sujet, creusant cette dichotomie entre des formes rectilignes et ce processus plus organique, voire biomorphique qui se construit par le changement de lumière. Mirror est une œuvre plus ancienne de l'artiste qui se révèle pour elle comme un souvenir photographique, lié à un voyage qu'elle fit en Israël en 2012, dans le cadre de son programme de Master en Beaux-Arts.

Avec un petit groupe d'étudiants, elle se rend ainsi à la Mer Morte, la longeant en traversant même quelques frontières de pays adjacents. A un moment, le groupe s'arrête et s'imprègne de ce climat très calme, presque saisissant par cette apesanteur et ce temps suspendu. Très peu de touristes sont là, quelques-uns flottent dans cette mer lourde et épaisse et l'un des étudiants sort un petit miroir avec lequel Esther Mathis décide de capter la réflexion du soleil. Elle a également tournée une vidéo de cet instant précis, mais qui a éclot de manière très spontanée. Pour cette photographie, qu'elle dévoile au public pour la première fois, le moment saisi, très doux, est celui où la ligne d'horizon a complètement disparue, floutant également les perceptions entre le haut et le bas, le loin ou le proche... La photographie parle de silence. C'est aussi une symbolique du mouvement de la terre, tout en rappelant l'héliographe, ce dispositif de communication dont le signal est constitué de flashes de lumière solaire réfléchi par un miroir. Signe sur l'eau... signe du soleil... signe que rien ne bouge... Esther Mathis regarde toujours ce travail avec grand plaisir et une certaine nostalgie.



Esther Mathis

Mirror
2012

Courtesy of Galerie Livie

Impression jet d'encre sur papier d'archives 1/3+2AP, 142.5 x 125 cm

Sofia Mitsola

Née en 1992 en Thessalonique - Vit et travaille à Londres

Par la peinture et l'aquarelle, Sofia Mitsola témoigne des plaisirs et des joies infinies de personnages féminins, souvent au bord de l'eau. Œuvres de fiction mêlées inconsciemment à des souvenirs de villégiatures, elle s'inspire des sculptures grecques et égyptiennes antiques, des représentations de déesses ou de créatures mythiques. À travers ces « actrices », elle joue sur les concepts de voyeurisme, de confrontation et de pouvoir. Pour cette série de sirènes contemporaines, elle avoue avoir relus trois célèbres figures féminines nues et un poisson rouge, peints en 1902 par Gustav Klimt. L'œuvre fit un énorme scandale à l'époque ! Des vues de dos et des fesses dominaient le tableau, mais l'artiste peut aussi parler d'Edouard Munch, Alex Katz ou Utagawa Kuniyoshi. Ses couleurs vives et audacieuses se déclinent du texturé au translucide, explorant à la fois le passé lointain et les futurs possibles à travers un vaste casting qui dégage une sensualité musclée et joyeuse.

Ici, les femmes rient et se prélassent au soleil, elles se rapprochent, se baignent ou bondissent. On comprend aisément que l'artiste réfère à son pays d'origine, la Grèce, nourrissant de l'Angleterre où elle vit à présent un regard extérieur sur sa propre culture. Elle confesse penser toujours à la lumière des Cyclades lorsque qu'elle peint et à cette clarté si aveuglante qu'elle en devient presque blanchâtre. Elle nous communique cette joie primale et limpide. Sofia Mitsola aime composer des images de femmes séductrices et puissantes qui pourraient être, parfois, dévorantes, mais si radieuses qu'elles nous entraînent dans leur sillages... Elle nous rappelle au bon souvenir des déesses, tout en accueillant l'imaginaire d'héroïnes de science-fiction et la fluidité générale des corps se marie à celle de l'eau, pas de dynamiques et amples coups de brosse.



Sofia Mitsola

Sirens III
2023

Courtesy of Galerie Eva Presenhuber

Aquarelle sur papier, 69 x 87 x 3,5 cm



Sofia Mitsola

Ivory Kisses
2023

Courtesy of Galerie Eva Presenhuber

Aquarelle sur papier, 69 x 87 x 3,5 cm



Sofia Mitsola

Siren Land
2023

Courtesy of Galerie Eva Presenhuber

Aquarelle sur papier 69 x 87 x 3,5 cm



Sofia Mitsola

Aquacrude
2023

Courtesy of Galerie Eva Presenhuber

Huile sur lin, 60,5 x 90 cm

Chemu Ng'ok

Née en 1989 à Nairobi - Vit et travaille à Nairobi

L'œuvre de Chemu Ng'ok s'étend de la pratique d'un dessin à l'encre spontané à la peinture figurative abstraite. Elle s'inspire beaucoup d'un environnement en constante évolution, notamment dans le contexte des bouleversements sociopolitiques importants à Nairobi. Parlant de conditions culturelles, sociopolitiques et géographiques, les réflexions de Chemu Ng'ok s'adaptent aux récentes évolutions du monde. Ses dessins sont composés de multiples et fines lignes tourbillonnantes, montrant la spontanéité de l'artiste au sein d'une dynamique spatiale expansive. Quant aux peintures, les couleurs s'y imposent dans une palette de couleurs très vives, tranchantes qui s'entrechoquent et se répondent. Elle aime mettre en scène un chaos apparent qui se révèle structuré et combine les attraits physiques et psychiques de ses protagonistes.

Chemu Ng'ok peut parler de déplacements et de migrations voulues, assumées et positives. Sans que le sujet soit spécifiquement précisé, elle l'invite par la fluidité de sa touche et l'imbrication de ses personnages. L'artiste évoque l'entre-deux et la liminarité, naviguant entre identité locale et influences plus étendues, telles que celle du professeur américain d'origine indienne Homi Bhabha, connu pour sa théorie de l'hybridité. Cette dernière suggère que de nouvelles identités sont créées par le biais d'échanges culturels, soit une condition perpétuellement en mouvement qui résiste aux définitions monolithiques. Quant au thème de l'eau, il est encore plus présent dernièrement dans l'œuvre de l'artiste, à la suite d'une résidence faite à Lamu. Située sur la côte nord du Kenya, face à l'océan Indien, cette ancienne colonie swahilie d'Afrique de l'Est mélange les cultures africaine, arabe, indienne et perse, offrant des plages s'étendant à perte de vue vers l'horizon, sous un soleil brûlant...



Chemu Ng'ok

Imagining/a world
2024

Courtesy of Galerie Eva Presenhuber

Acrylique sur toile, 180 x 160 cm



Chemu Ng'ok

Journal / Journey 5
2024

Courtesy of Galerie Eva Presenhuber

Encre acrylique sur papier, 40 x 51,5 x 4 cm

Richard Tuttle

Née en 1941 à Rahway – Vit et travaille entre Sante Fe et New York

Richard Tuttle est un artiste postminimaliste américain, reconnu pour son approche non conventionnelle et poétique des matériaux, des formes et de l'espace. Son travail couvre le dessin, la peinture, la sculpture et l'installation, brouillant les frontières entre ces disciplines. Il se caractérise par une légèreté délibérée, des gestes à petite échelle et une acceptation de la fragilité, remettant en question les notions traditionnelles de structure et de permanence. Depuis les années 1960, ses créations minimalistes, mais expressives, cherchent à redéfinir notre rapport à l'art, mettant l'accent sur notre intimité, la notion de spatialisation et la beauté de l'éphémère. Ses séries de dessins sont conçues par des gestes simples, délicats, actant une relation fluide entre ses autres pratiques. Richard Tuttle a redéfini ce médium comme un processus bien plus créatif qu'une ébauche ou une étude. Par des compositions à la fois spontanées et réfléchies, ses dessins ont acquis autant une place à part, qu'ils accompagnent, précèdent, suivent ou développent le reste du corpus.

Ceux présentés dans l'exposition parlent d'un nouveau rapport à l'espace et, par la fluidité de leur encre bleue, renvoient presque littéralement à la thématique de l'eau. Richard Tuttle a même écrit que tout dans la vie est dessin, si on le souhaite, et que le dessin est essentiel à la connaissance de soi. Ces œuvres sont issues d'un carnet réalisé dans les années 1970, où ses créations défiaient la catégorisation et allaient à l'encontre de l'esthétique monumentale ou de la précision industrielle qui accompagnait la définition de l'art minimal de l'époque. Richard Tuttle affirmait l'usage de matériaux ordinaires ou humbles et une perception sans hiérarchie des œuvres. Il est toujours émouvant, à regarder ces pièces, de ressentir le geste le plus immédiat et sincère de l'artiste.



Richard Tuttle

basis66
late 1970s

Courtesy of the artist and Pace Gallery
Graphite et aquarelle sur papier, 23.8 x 16.8 cm



Richard Tuttle

basis64
late 1970s

Courtesy of the artist and Pace Gallery

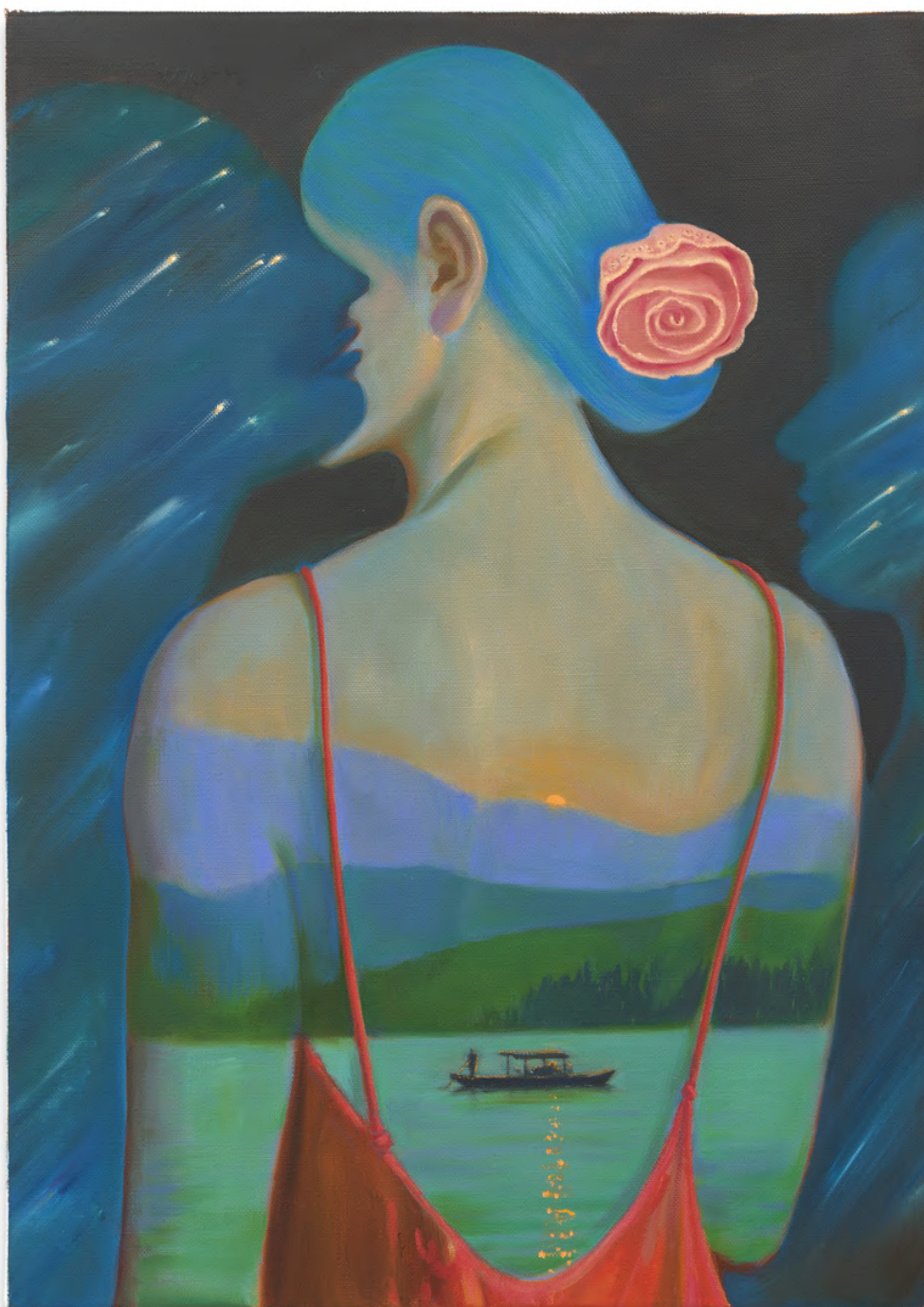
Graphite et aquarelle sur papier, 23.8 x 16.8 cm

Lian Zhang

Née en 1984 à Hangzhou – Vit et travaille à Londres

Par des peintures très hautes en couleur et une pâte douce et souple, Lian Zhang mêle les traditions et les histoires orientales et occidentales. Car l'artiste, née en Chine mais vivant à Londres depuis près de quinze ans, aime regarder, voire accentuer, les poncifs que l'on peut porter sur sa culture d'origine. Face à cette vision parfois idéalisée d'un paysage ou d'une femme asiatique, elle laisse naître un sentiment d'inquiétude ou « d'inquiétante étrangeté », si l'on veut se replonger dans le surréalisme, mouvement auquel elle peut faire référence. L'un des deux tableaux présentés dans l'exposition, *Message from home*, évoque même une résurgence de silhouette à la René Magritte, avec un corps pouvant empiéter sur la liberté et l'espace de l'autre. Derrière cette mer d'huile et ce ciel étoilé, construits également à partir de souvenirs personnels et de paysages imaginaires, un danger semble poindre...

La seconde œuvre exposée, *Waiting for the Thunder*, mélange encore davantage les genres par cette scène rappelant Narcisse à travers une jeune fille songeuse, elle-même observée par une femme qui pourrait être une référence à la figure maternelle, surplombée de dragons apparaissant dans les nuages. Si, dans de précédents travaux, l'artiste avait beaucoup joué avec une image érotisée de la femme asiatique, qu'elle se plaisait à rendre féline... elle invoque ici la tradition ancestrale. Le dragon est l'un des douze signes chinois qui peut prédire l'orage arrivant, mais regarderait également avec espièglerie le monde des mortels. Dans un conte classiques chinois, *Le Roman des Trois Royaumes*, certains héros sont comparés à cet animal et à sa capacité à se dissimuler dans des éléments naturels, à l'instar de ces grands hommes qui savent évoluer et s'adapter à leur époque. Lian Zhang raconte l'histoire d'une héroïne capable de puiser son énergie dans la nature, tout en portant un regard sur elle-même empli d'introspection. Elle accentue cette fluidité entre paysage et personnage, au sein d'un mouvement perpétuel...



Lian Zhang

Message from Home
2024

Courtesy of Galerie Sébastien Bertrand
Huile sur toile, 70 x 50 cm



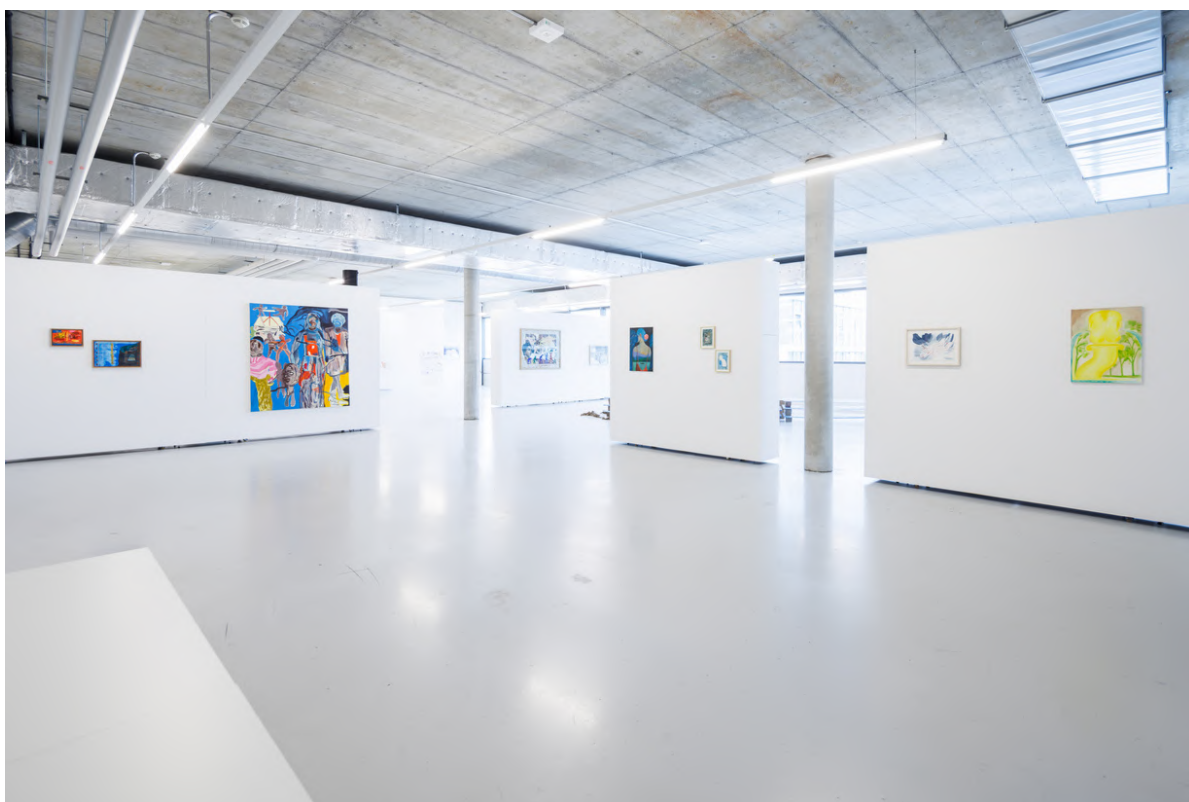
Lian Zhang

Waiting for the Thunder
2023

Courtesy of Galerie Sébastien Bertrand

Huile sur toile, 180 x 130 cm

03 — vues d'exposition









04 remerciements

La curatrice et auteure des textes
Marie Maertens

sur une invitation de Séverine Redon
Fondatrice d'HiFlow

Les Galeries
Galerie Peter Kilchmann,
Galerie Livie,
Galerie Pace,
Galerie Heinzer Reszler,
Galerie Lechbinska,
Galerie Eva Presenhuber,
Galerie Sebastien Bertrand,
Galerie Fabienne Levy,
Galerie Xippas

Les artistes
Malala Andrialavidrazana
Marc Bauer
Alix Boillot
Catherine Bolle
Ralph Bürgin
Karishma D'Souza
Latifa Echakhch
Daniela Edburg
Jean-Marie Fahy
Samuel Fasse
Brice Guilbert
Tali Lennox
Mingjun Luo
Esther Mathis
Sofia Mitsola
Chemu Ng'ok
Richard Tuttle
Lian Zhang

Notre partenaire
Romande Energie

